

# La croissance des grands festivals n'est plus adaptée aux enjeux climatiques

Les textes publiés dans ces pages ont pour but d'alimenter le débat. Ils n'engagent que leurs auteurs qui n'appartiennent pas à la rédaction de "La Libre Belgique".



**E**n novembre dernier, dans le rapport "Décarbonons la culture!" le think tank Shift Project alertait sur les risques qui pesaient sur les grands festivals s'ils ne changeaient pas certaines de leurs pratiques. Pour le Hellfest, ces pratiques ont bel et bien changé: elles sont pires.

Pour sa première édition du monde d'après, le Hellfest s'est organisé sur deux week-ends d'affilée, et sa fréquentation a plus que doublé par rapport à 2019. Celle-ci avait déjà été multipliée par 9 entre 2006 et 2019, à l'image de la "gigantisation" de la plupart des grands festivals de musique français depuis les années 2000: les Vieilles Charrues est passé de 100000 places vendues en 1998 à plus de 250000 en 2019, les Eurockéennes de Belfort de 80000 en 2003 à 130000 en 2019... Cette tendance leur permet, entre autres, d'engranger davantage de recettes afin de pouvoir inviter des artistes dont les cachets augmentent tout aussi vite, et qui produisent des concerts de plus en plus spectaculaires. Or, cette "course à l'armement" augmente les impacts écologiques de ces événements de manière exponentielle.

Plus les événements grandissent, plus ils doivent attirer de spectateurs et spectatrices venant de loin. Le Hellfest ne s'en cache pas: les informations pratiques pour venir au festival depuis l'aéroport de Nantes sont affichées sur le site. Problème: selon le Shift Project, si seulement 3% des festivaliers et festivalières viennent en avion sur un grand festival, ils seront responsables de la majorité de ses émissions de gaz à effet de serre. Pour les autres, le festival a acquis un terrain de 37 hectares pour en faire le plus grand parking de France, "supérieur, même, à celui de Disneyland", qui sera donc pleinement utilisé quelques jours dans l'année. Une décision qui accroît la dépendance du festival aux énergies fossiles, alors que 300000 litres de fioul ont été engloutis par les groupes électrogènes pendant cette édition, "la consommation la plus énergivore de France", selon les mots de son directeur.

## Brumisateurs et lances à eau

Des brumisateurs géants et des lances à eau ont arrosé le public pendant la canicule, et ce en pleine période de sécheresse: le département de Loire-Atlantique est pourtant classé par le ministère de la Transition écologique

dans les territoires à risque "très probable" de sécheresse d'ici à la fin de l'été, et soumis en partie au régime de "restriction d'eau" depuis la mi-juin,

interdisant tout prélèvement, y compris agricole, sauf usages prioritaires. À la veille du lancement du premier week-end de festivités, les sapeurs-pompiers locaux n'étaient pas rassurés: "On espère que les réserves de la ville de Clisson sont bien remplies." Le contraste est criant avec les nombreux autres événements culturels qui ont dû être annulés pendant ce week-end marqué par des températures records et des



David Irle, Gwendolenn Sharp, Samuel Laval, Fanny Valembos et Cyril Delfosse.

Éco-conseillers et militants français<sup>(1)</sup>

■ À l'exemple du Hellfest 2022 en France, certains festivals poussent au gigantisme. Ils augmentent leur impact écologique mais aussi leur fragilité économique. Existe-t-il un "passe-droit" pour le secteur culturel ?

chaleurs précoces. Pourquoi s'en inquiéter? D'une part, alors que les multiples crises écologiques nous imposent de mettre la sobriété au cœur des politiques publiques et des pratiques, le Hellfest ne semble pas montrer la voie. On pourrait (et on aimerait!) défendre certains "passe-droits" pour le secteur culturel, en considérant que ces événements massifs permettent de créer des ambiances nulle part égalées et importantes à préserver, voire à renforcer.

## 300 000 litres de fioul ont été engloutis par les groupes électrogènes pendant cette édition.

Mais, que ce soit pour le Hellfest ou les autres festivals de musiques, ces tendances menacent leur résilience. Dans un secteur dynamique mais fragile, cette croissance effrénée accroît la vulnérabilité économique des événements (augmentation du coût des transports, hausse des cachets artistiques, concentration capitaliste...) et augmente les probabilités que certains ne disparaissent de façon brutale, à cause de facteurs que le changement climatique renforce: manque d'eau, événements météorologiques extrêmes, épidémie, difficultés d'approvisionnement énergétique... Ne pas anticiper ces risques met en danger les employés, fournisseurs, collectivités, commerces et autres parties prenantes bénéficiant du festival. Sans changement de direction rapide, et sans prise de conscience de la dépendance qu'ont ces multiples acteurs à ces festivals, le choc pour les économies locales risque d'être sévère.

### Repenser les pratiques

Il paraît indispensable d'engager une réflexion sectorielle à tous les niveaux (État, collectivités territoriales, organisateurs, producteurs, tourneurs, artistes...) pour repenser les pratiques et renforcer ce secteur et ces événements qui nous sont si essentiels. Depuis une dizaine d'années, de nombreuses initiatives collectives ont vu le jour pour s'attaquer à ce sujet dans les festivals de musiques actuelles (Réseaux régionaux d'accompagnement au développement durable - R2D2, Charte de développement durable pour les festivals par le ministère français de la Culture...): il est urgent qu'elles prennent de l'ampleur et qu'elles suscitent des transformations majeures, y compris le renoncement à un modèle d'hyper-croissance qui n'est ni économiquement soutenable ni écologiquement durable.

→ (1) Liste des signataires: David Irle, éco-conseiller indépendant, coauteur de l'ouvrage "Décarboner la culture", PUG/UGA (2021); Gwendolenn Sharp, fondatrice et coordinatrice de The Green Room; Samuel Laval, polytechnicien, membre de Music Declares Emergency France; Fanny Valembos, consultante indépendante, cofondatrice du Bureau des acclimatations; et Cyril Delfosse, consultant indépendant, cofondateur du Bureau des acclimatations

## CHRONIQUE

# Et si nous portions un autre regard sur le mal ?

■ L'ex-président américain Donald Trump affirme qu'il faut "armer" les citoyens afin qu'ils soient prêts à combattre le mal dans notre société. Mais combattre quoi, si le mal, en soi, n'est qu'"absence" ?



Laura Rizzerio  
Philosophe (UNamur)

Cet été, dans mon sac à dos, j'ai pris la phrase prononcée par Donald Trump lors de la convention annuelle de la NRA, juste après la fusillade d'Uvalde: "Il faut armer les citoyens pour combattre le mal dans notre société. L'existence du mal n'est pas une raison pour désarmer des citoyens respectueux de la loi."

Plusieurs éléments dans cette phrase m'invitent à la réflexion. Tout d'abord, elle évoque l'"existence" du mal. Certes, la fusillade d'Uvalde est une tragédie qui a provoqué la mort d'innocents, d'enfants de surcroît, et endeuillé de très nombreuses personnes en faisant resurgir la face violente de la société. On ne se relève pas facilement d'un tel drame et il est bien normal d'affirmer que cela est "mal" et qu'il fait "mal". Mais en venir à proclamer l'"existence du mal", c'est attribuer à celui-ci une consistance qui ne va pas de soi, en franchissant un pas qui n'est pas sans conséquences.

Et c'est là le premier objet de ma réflexion: qu'est-ce que "le mal"? Y a-t-il "un" mal? Et, si oui, d'où vient-il? Certes, la question du mal habite la réflexion humaine depuis toujours et la philosophie a essayé d'y apporter de multiples réponses sans cependant jamais pouvoir venir à bout de la question. Et si aujourd'hui cette question resurgit avec force, c'est sans doute parce que la société tout entière est confrontée de façon aiguë à ce qui fait "mal" de manière généralisée: les crises socio-économique et politique qui engendrent violence, injustices, pauvreté, et guerres; la crise climatique qui fait planer le spectre de l'effondrement de la planète; la pandémie qui nous a fait tant souffrir ces deux dernières années. Tout cela fait "mal" et nous questionne sur ce qui est "mal".

Mais pouvons-nous en déduire "l'existence du mal"? Et si le mal existait, quel serait son visage? Celui de l'ennemi, ou de l'humain habité par la violence et l'égoïsme, ou de la maladie, ou de la nature qui se déchaine? Augustin d'Hippone disait qu'il n'y a de mal qu'en ce qu'il y a de bien. En pensant le bien absolu comme un bien sans mélange, il affirmait en effet que le mal est ce qui prive ce bien de son caractère absolu en le rendant corrompu ou corrompible. C'est donc là la "consistance" du mal: dans le fait

de priver le bien de n'être que bien. Le mal n'"existe" donc pas. Il est une "absence", même si cette absence est partout. Et quand on y pense, ce n'est peut-être pas faux: "mal" est cette absence de bien qui nous fait si mal quand on a perdu un être cher, quand on a été trahi par un ami, quand la nature se déchaine ou se meurt par manque de soin, quand on est confronté à la maladie, à la violence, aux injustices ou aux guerres qui détruisent tout sur leur passage, quand on lit dans le regard des plus vulnérables la détresse de se sentir exclus. Cela est mal parce que l'absence du bien que chacun de ces actes comporte fait mal.

Donald Trump affirme qu'il faut "armer" les citoyens afin qu'ils soient prêts à combattre le mal dans la société. Mais combattre quoi, si le mal, en soi, n'est qu'"absence"? C'est ici qu'une certaine méprise à propos de la nature du mal peut conduire à une tragédie. Si le "mal" avait le visage de l'ennemi, de la maladie, de la violence, etc., on pourrait peut-être penser de le vaincre en s'efforçant de l'éliminer par tous les moyens. Mais le mal n'a pas ces visages. Alors, l'effort de riposter au mal ne fait qu'augmenter le mal car il épuise nos ressources et détourne notre attention d'un combat plus fondamental: celui qui cherche à consolider ce qui fait du bien.

Force est de constater, en effet, que s'"armer" pour combattre le mal finit par augmenter la violence et creuse ainsi cette absence de bien qui fait si mal. Si notre société nous paraît par moments si violente, et si de fait elle l'est, c'est peut-être la conséquence directe de ce "combat" mal orienté. Au contraire, si l'on pouvait admettre que cette absence de bien qui fait si mal est un "scandale" et que personne ne pourra jamais définitivement l'éliminer de l'existence, alors on pourrait peut-être orienter autrement le combat. En prenant conscience de notre commune vulnérabilité, marqués comme nous sommes, tous, par ce manque de bien qui fait mal, nous pourrions en effet davantage voir en ce qui nous entoure le bien qu'il contient, et puiser en ce bien l'énergie pour le consolider en nous et autour de nous, dans l'espérance que ce bien nous délivre ainsi, un jour, et pleinement, de ce "manque" qui fait si mal.